

SOP n° 39-B

MENSUEL

JUIN 1979

DOCUMENTATION

Prix : 5 F.

SOLIDARITE DES EGLISES OCCIDENTALES

AVEC LES EGLISES DE L'EST

Conférence prononcée par PIERRE EMMANUEL,
de l'Académie Française, le 20 mai 1979, à
Paris dans le cadre de l'Action des chrétiens
pour l'abolition de la torture (ACAT).

SOLIDARITE DES EGLISES OCCIDENTALES

AVEC LES EGLISES DE L'EST

L'histoire de l'homme et l'histoire du monde sont sommées par le mystère de la croix, par la naissance d'un Dieu fait homme, sa crucifixion et sa résurrection. Et tout l'éclairage de la réalité en est radicalement modifié. C'est en se situant dans cette histoire du Christ, au lieu même de sa crucifixion que l'on peut comprendre certains aspects de l'histoire contemporaine, de l'histoire du XXème siècle.

Je vous regarde et je constate que parmi vous beaucoup d'assistants ont connu cette histoire. Ils sont contemporains de la révolution d'octobre, contemporains du nazisme, contemporains du stalinisme, que quelques-uns seulement n'ont pas connu cette période là et sont nés dans un monde où l'idée de la terreur s'était installée à l'état endémique mais n'avait pas pris, au moins dans les pays occidentaux, la violence extrême qu'elle avait connue quelques années auparavant.

Quand je dis que l'histoire de l'homme est sommée par la réalité chrétienne fondamentale, je pense bien entendu d'abord au sacrifice du Christ. Qu'est-ce pour les chrétiens que l'histoire du Christ ? C'est la venue au monde d'un Dieu fait homme qui imprime dans la chair et le visage de l'homme l'image et la ressemblance de Dieu. Et qui, à travers son existence d'homme, dans la quotidienneté des gestes familiers, va montrer ce que sont cette image et cette ressemblance avec le maximum de transparence, avec une vérité absolue. Et montrer également que cette vérité et cette évidence vont devenir insupportables aux hommes. Du moins est-ce ainsi que j'ai toujours interprété le moment sacrificiel de la croix. L'homme ne peut pas supporter cette image et cette ressemblance en lui, et sa tendance naturelle est de la rejeter une fois qu'il l'a reconnue, de la détruire. La destruction ici s'est opérée par la croix et c'était une destruction en apparence irrémédiable puisque même celui sur lequel elle s'accomplissait a pu pousser un cri que nous interprétons comme un cri de désespoir. Et le troisième moment de cette extraordinaire histoire condensée dans une vie d'homme c'est le surgissement hors du tombeau qui fait renaître, mais cette fois définitivement, l'homme à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Pensons à cela chaque fois que nous nous trouvons en face de la question de la torture. Et pensons aussi que ce qui est visé dans la torture, comme ce qui est visé dans toute injustice délibérée détruisant la réalité humaine dans son fond, - et c'est peut-être la définition même de la torture - c'est la réalité totale de l'homme qui échappe aux hommes eux-mêmes, qui va plus loin qu'eux. C'est sur cette réalité totale qu'est fondée notre foi, c'est elle que nous attestons aux meilleurs moments de notre connaissance de nous-mêmes, et c'est elle que certains témoins attestent pour nous dans le martyre quotidien qu'ils endurent.

Il ne faudrait pas cependant, en pensant à ces choses, y penser d'une manière religieuse en les distanciant de nous. C'est d'une manière tout à fait immédiate et concrète qu'il nous faut nous emparer de ce qu'elles signifient. Je veux dire par là que nous avons tendance, et c'est bien naturel, à nous mettre du côté des justes, éventuellement du côté des victimes, rarement sinon jamais du côté des bourreaux. Et notre action s'attaque aux bourreaux avec une apparence de légitimité, sans que nous nous posions la

question de savoir si nous-mêmes, d'une manière virtuelle, nous ne pourrions pas être ces bourreaux-là. Je dois dire, si vous me permettez d'évoquer mes souvenirs personnels, que quant à moi, je n'ai jamais douté que j'étais aussi du côté des bourreaux. Et je fais appel à l'expérience de tel ou tel d'entre vous, à ses souvenirs de l'histoire passée ou même à certains moments de révélation qu'il peut avoir sur lui-même, pour l'attester.

Quand j'étais tout jeune, je me rappelle avec une certaine tristesse et un certain sentiment de malaise les premières années de l'hitlérisme. J'étais à ce moment-là très violemment anti-hitlérien, mais avec un arrière-fond de tentation qui était celle de la force. Et cela s'est traduit à un certain moment, sans que j'ai le courage de préciser comment, par des réactions assez ambiguës, dans l'époque même où je vivais. Il faut considérer que lorsqu'on a affaire à une force de masse qui séduit et orchestre l'histoire tout entière, on n'est pas toujours sûr d'être suffisamment armé pour n'en être pas d'une certaine façon fasciné. Cette fascination, retenez-le, est toujours possible. Elle est d'autant plus possible que nous ne savons jamais la frontière en nous entre celui qui condamne entièrement et celui qu'intéresse la force exercée sur l'autre d'une manière absolue.

Si je dis cela, c'est que je ne suis pas de ceux qui, il y a quelques semaines, ont été entièrement satisfaits par l'extraordinaire tapage que l'on a fait autour du film *Holocauste*. C'est un tapage qui était certainement mené avec d'excellentes intentions, il s'agissait de rendre les Français, qui ont une tendance comme tous les peuples à oublier l'histoire, sensibles à une réalité qui continue d'exister virtuellement comme une menace irréductible sur l'homme. Et en ce sens on ne pouvait que se féliciter qu'il en fût ainsi, regretter aussi qu'une si grande quantité de témoignages accumulés depuis quarante ans sur l'horreur des camps de concentration n'ait pas jusqu'ici permis cette sensibilisation, et s'étonner peut-être qu'il fallut le biais d'une série romancée pour en arriver là. Mais enfin, il est naturel que l'on se solidarise davantage avec des personnages de fiction, quand cette fiction appelle à l'affectivité la plus directe, qu'avec des témoins qui ne viennent vous parler qu'à travers une expérience déjà vécue et que l'on ne peut pas soi-même authentifier. D'où l'intérêt qu'il y avait à regarder ce qui allait se passer là. Je ne sais pas ce que vous en avez ressenti ni perçu, et peut-être ma réaction va-t-elle vous paraître une réaction bien étrange, la réaction d'un homme qui doute de soi-même et de sa propre force de conviction contre le mal. Mais ce qui m'est apparu dans ce film c'est, d'une part qu'il y avait en effet une famille, la famille Walsh, à laquelle tout naturellement le spectateur moyen s'identifiait, et il vivait la tragédie de cette famille avec une intensité douloureuse. Il y avait une autre famille qui était une famille catholique bien unie, où les vertus familiales, les rapports d'affection, entre parents et enfants, étaient constamment renouvelés, famille à la fois bien pensante et atroce, à l'intérieur de laquelle se répétait constamment un discours antisémite tranquille qui a duré tout le long du film. Et puis il y avait des spectacles tout à fait impressionnants, qui étaient des spectacles montés, qui n'étaient pas ces documents que l'on peut voir dans les films de rétrospective où l'on saisit toute l'horreur mais, en quelque sorte, en passant, dans quelques scènes qu'il faut ensuite réinterpréter soi-même pour en sentir la portée. Mais là la représentation de la violence était parfaite et elle était poussée à l'ultime degré de l'atroce, et ce qui ressortait de ces images, c'était la formidable puissance qu'à certains moments l'homme peut exercer sur l'homme, que des hommes s'arrogent sur d'autres hommes. Et cette puissance n'est combattue par rien, elle s'institue, et dans la rue elle est visible sans que rien puisse s'y opposer, au contraire tout fuit devant elle, et c'est cela le début de l'absurdité, c'est cela le début de l'hor-

reur. Alors bien entendu, pour beaucoup d'entre nous, la réaction a été de
rejet de cette terreur-là.

Je me demande d'une part s'il n'y a pas parmi les spectateurs de ces
scènes, un spectateur sur dix, ou sur vingt, ou sur cent, peu importe, qui
ait ressenti à quel point cette arrogance totale, ce droit que des hommes
s'approprient de faire n'importe quoi à d'autres hommes, n'est pas un pou-
voir démoniaque élémentaire dont il est bon (je mets le mot entre guille-
mets) d'être investi. Là on touche à la limite du mal qui est bien au-delà
de notre sensibilité ordinaire, laquelle rejette le mal pour ainsi dire
d'emblée parce que nous sommes situés dans notre vie de tous les jours, à
cause de nos appartenances familiales, sociales, religieuses, à l'intérieur
d'un monde défendu contre le mal, ou du moins dans lequel le mal ne peut
dépasser certaines limites contrôlables. Ici il n'en est pas de même : le
mal est absolu et il devient étrangement la liberté suprême de l'homme,
celle de détruire l'autre et de le détruire avec la jouissance extrême que
cette destruction implique. Le sadisme c'est cela, bien sûr, une étrange
complicité, connivence, entre le bourreau et l'image qu'il fait surgir de
la victime, une sorte de compassion inverse qui fait que non seulement le
bourreau tue, ou torture, mais encore qu'il détruit en abaissant le plus
possible l'être même de celui sur lequel s'exerce son pouvoir.

Et là je dois vous confesser, quitte à vous dévoiler un peu ce que je
suis bien obligé de considérer comme un aspect monstrueux de ma nature, mais
c'est peut-être de la nature humaine qu'il s'agit, l'intérêt que cela peut
offrir pour moi. Je l'ai ressenti à plusieurs reprises, d'une manière pure-
ment spéculative d'abord, en lisant les premiers procès de Moscou. Ils da-
tent du milieu des années 30 et ils avaient été très scrupuleusement consi-
gnés, la possibilité de les lire étant donnée à qui le voulait, et ce qui
m'avait paru tout à fait remarquable, intéressant encore une fois (le mot
étant mis entre guillemets ou non), c'était la subtilité extrême du tortion-
naire psychologique qui s'adresse à l'accusé, non pas pour le questionner
mais pour le conditionner en le défigurant et en l'obligeant à se renier
lui-même. C'est dans cet acte du reniement où l'accusé est traqué jusqu'à
l'extrême de son être, dans ce processus qui doit amener au reniement et
qui souvent y amène par les formes de pression appropriées, qu'il faut voir
une des possibilités les plus victorieuses de l'homme d'aujourd'hui contre
sa grande et essentielle image.

Je me rappelle aussi une autre série d'événements. C'était tout à fait
à la fin de la guerre, ou plus exactement c'était au moment de la Libéra-
tion, et je faisais partie du Comité départemental de libération de la
Drôme. J'occupais dans ce Comité une place qui me permettait d'assister à
tous les procès de cour martiale, relativement nombreux en ce temps-là. La
cour martiale se réunissait deux fois par semaine et jugeait des fournées
d'accusés qui, certes, n'étaient pas de petits saints. Beaucoup d'entre eux
avaient été des tortionnaires, jeunes ou vieux, qui avaient milité dans la
Milice et brûlé des fermes, assassiné des hommes, violé des femmes et même
des enfants, en tout cas pas des innocents. Mais il y avait dans le procédé
même de la cour martiale quelque chose de si inhumain que, d'une certaine
façon, ces bourreaux devenaient à leur tour des victimes. Ils étaient amenés
devant la cour (et les hommes de la cour je les connaissais tous, ce
n'étaient certes pas des sadiques), et elle jugeait froidement, en un quart
d'heure, un homme qui était généralement envoyé ensuite à la mort. Je savais
cela, et j'étais là d'une certaine façon à titre professionnel, mais d'une
autre façon à titre d'observateur curieux de la nature humaine. Et je regar-
dais ces hommes pendant le quart d'heure qui leur était donné pour passer
de l'état d'être vivant à l'état de mort vivant, et j'observais la trans-
formation sur leur visage. Mesdames et Messieurs, cet acte de voyeurisme

n'était pas innocent. De même que n'était pas innocent plus tard le regard que j'ai porté sur une exposition que peut-être certains d'entre vous ont vue, sur les camps de concentration, qui s'est ouverte quelques mois après la fin de la guerre au Grand Palais. Là étaient exposées sur de grands panneaux extrêmement parlants des scènes affreuses. Et de nouveau, en regardant l'extraordinaire déréliction à laquelle étaient réduits ces hommes, je retrouvai la misère physiologique, la dégradation morale, les stigmates de la peur, voire de l'absence et du vide complets, et je m'émerveillais, si j'ose dire, sur la puissance de l'homme moderne, acquise sur l'homme.

Depuis, cette idée ne m'a jamais quitté. Elle est, me semble-t-il, centrale à notre époque. Je ne conçois pas de présence humaine aujourd'hui dans le monde qui ne tienne compte en premier lieu de cette dimension possible de l'homme. Je ne pense pas que nous puissions considérer l'action contre la torture comme une des bonnes oeuvres que nous aurions à accomplir pour rendre compte de la dignité humaine qui est bafouée ailleurs, et je ne pense pas qu'il s'agisse d'une bonne oeuvre parmi d'autres, d'un témoignage parmi d'autres : il s'agit fondamentalement d'un acte d'auto-défense de l'homme en son centre et tout ce que l'on peut faire, penser, aujourd'hui dans tous les ordres de l'esprit, passe d'une certaine façon par là.

Inutile de vous rappeler bien sûr la masse des documents qui ont montré que l'histoire moderne est bien celle-là : ce n'est pas l'histoire du progrès scientifique et technique, ce n'est pas l'histoire de la croissance et des possibilités qu'elle ouvre à l'homme, c'est essentiellement la montée de l'esprit totalitaire qui s'exprime par l'auto-destruction de l'homme, cette auto-destruction pouvant être brutale, et passer par l'annihilation physique des hommes, mais pouvant aussi être insidieuse et basée sur l'effritement mental et l'altération spirituelle. On dit souvent, en parlant des chrétiens, qu'ils sont de tendance doloriste : c'est vrai que nous avons vécu, nous autres hommes et femmes d'un certain âge, dans une perspective chrétienne qui a été ouverte par de très grands noms, et qui avait une tendance contemplative plus vive vers la Passion que vers la gloire, cela n'est pas douteux. Les noms de Huysmans, de Bloy, de Massignon, de Bernanos, même de Péguy nous rappellent cela avec insistance et peut-être a-t-on raison de dire que dans nos attitudes vis-à-vis de l'histoire et vis-à-vis de l'intelligence humaine cette part doloriste l'emporte par trop.

Il faut tout de même partir de l'essentiel, de ce qui est à l'origine en nous, pour aller au-delà de cette douleur vers la gloire, et nous serions bien vains et bien aveugles aujourd'hui si nous ne regardions pas le phénomène de la torture comme une image de la Passion de Jésus-Christ. Il faut partir de là pour comprendre le mal et se dire que l'histoire est bel et bien un lieu d'épreuve pour l'homme. C'est là que l'homme est invité à mesurer ce qu'il est, donc l'élément divin en lui, et il ne peut pas faire l'économie de cette mesure-là. D'où la réalité spirituelle de l'histoire qui est, partiellement et dans certains moments privilégiés, une histoire de progrès, mais qui est le plus souvent une histoire de mise en question où il semble que l'homme s'acharne contre soi pour éviter à ce progrès de prendre son véritable sens, sa véritable orientation spirituelle. Et c'est ainsi que nous avons pu tout voir et tout entendre. Il y a quelques années, il y a même bien longtemps, il y a une quinzaine d'années, je souhaitais que l'on fondât dans les universités françaises des chaires d'histoire de la torture, parce que l'on commençait à avoir un nombre suffisant de documents pour examiner la méthodologie de la terreur. Pour en dresser, bien entendu, l'histoire chronologique, en montrer l'origine et la filiation, et exercer quelque peu l'esprit des générations qui viennent sur les manières d'y résister, car ces manières ne peuvent être que de type spirituel. Mais il aurait fallu une sociologie qui fut un peu plus que descriptive pour sortir

du danger que représentait l'exposé objectif ou pseudo-objectif des réalités vécues et souvent, comme je l'ai dit, fascinantes pour beaucoup. Il y a eu, aux Etats-Unis en particulier, des tentatives de cet ordre. Les Américains, qui sont toujours des gens très expérimentaux dans leur façon de traiter les problèmes, ont même étudié en laboratoire des phénomènes de terreur collective en organisant des groupes dont les uns jouaient en quelque sorte le rôle du bourreau et d'autres le rôle de la victime, pour voir jusqu'à quel point l'ordre donné au bourreau pouvait être répercuté par lui sur la victime éventuelle. Le résultat a été assez probant : il est facile de devenir un bourreau, encore une fois notre histoire nous l'a appris, et même notre histoire de France, en particulier dans nos années de décolonisation.

Tous ces grands témoignages nous sont venus de deux directions différentes. D'une part ce sont les témoignages de l'Allemagne nazie, vous en connaissez beaucoup. Ils ont servi, non seulement à dénoncer le nazisme, ce qui était parfaitement justifié, mais à orchestrer parfois une certaine forme de passion politique et à innocenter ceux qui étaient dans l'autre camp. Il y avait un peuple porteur de l'atrocité historique, c'était le peuple allemand corrodé par le nazisme, et les autres peuples en avaient été les spectateurs relativement impuissants. Je peux porter quant à moi témoignage du fait que pendant la guerre, à part un certain nombre de Français qui ont été véritablement fidèles à l'idée fondamentale de l'homme que j'ai essayé de décrire tout à l'heure, il y avait beaucoup d'indifférence ou de lâcheté. Nous devons penser à cette indifférence et à cette lâcheté pour comprendre tout ce qui se passe ; ce qui s'est passé en Allemagne, qui nous scandalise à un tel point parce que l'évidence était sous les yeux de tous, et ce qui s'est passé aussi en URSS et dans les pays socialistes où l'évidence était non moins sous les yeux de tous.

Est venue ensuite, mais beaucoup plus tard et surtout depuis Soljénitsyne - mais il y avait déjà des documents qui ont préexisté aux écrits de Soljénitsyne - toute une littérature aussi abondante sur la terreur en URSS. Cette littérature avait été précédée, mais sans alerter particulièrement l'opinion, par toute une autre sur les divers procès dans les pays dits socialistes, les pays derrière le rideau de fer, comme on disait à une certaine époque. Je suis allé "derrière le rideau de fer" en 1947 et j'ai eu le privilège, si je puis dire, d'assister à la stalinisation progressive de tous ces pays. Les six pays de derrière le rideau de fer que j'ai visités étaient en train de devenir staliniens, et cela passait immanquablement par la police et la terreur. Nous avions une idée de ces procès mais nous refusions de nous en faire vraiment l'image concrète. C'était impossible pour nous car il était impossible que cette forme de terreur existât. Aujourd'hui les yeux se sont descillés, la masse de documents est immense et nous pourrions y ajouter si vous le vouliez quelques livres qui ont été écrits par exemple sur la guerre d'Algérie, pourquoi pas. Et demain il y en aura d'autres sur le Cambodge ou l'Iran, ou l'Argentine ou le Chili, cela est bien évident. Voilà donc une grande masse d'oeuvres qui sont à notre portée.

Derrière ces oeuvres il y a des hommes, et c'est de ces hommes que je voudrais parler pour en venir à l'objet dernier de mon discours, c'est-à-dire notre solidarité avec ces hommes-là. Il y avait des hommes derrière la résistance anti-hitlérienne, il ne faut pas l'oublier. On n'en a pas beaucoup parlé, on a presque l'impression qu'ils sont morts pour rien : les hommes et les femmes de la Gedächtnis-kirche, les officiers putschistes qui ont subi le sort que vous savez au moment de l'attentat contre Hitler du 20 juillet, les hommes qui étaient autour du maire de Berlin Gœdeler, et bien d'autres. Qui en parle ? Personne. Maintenant nous commençons à voir le nom d'un certain nombre d'hommes et de femmes qui existent en URSS et dont

certains sont venus en Occident - dans le monde occidental, disons, pour ne pas employer cette expression que personnellement je n'aime pas parce qu'elle me paraît suspecte -. En relisant ce mélange tout à fait saisissant de relation objective, de confession personnelle et de réflexion philosophique que présentent la plupart de ces oeuvres, je suis frappé d'une chose : dans ce monde-là on pense, on pense l'homme et on ne le pense pas abstraitement. Cette pensée est un questionnement que l'on s'adresse d'abord à soi-même. C'est le fruit d'une attitude propre que l'on prend à l'égard de l'histoire, des événements, du lieu, de la société dans laquelle on vit. Et cela est je crois assez rare pour mériter que nous nous y attardions. Ce sont des témoins. Ce monde-là a le privilège d'avoir des témoins. Je ne suis pas sûr que le monde occidental ait au même degré des témoins pour l'instant. Le témoin, c'est celui qui se lève, seul s'il le faut, contre les autres s'il le faut, en butte aux autres, pour attester la réalité absolue à laquelle il croit et dire que cette réalité est la réalité même de l'homme. En ce sens, nous autres dans le monde occidental nous ne sommes pas dans la situation à porter un tel témoignage. Cela vient du fait que même si nous le portions, il serait parfaitement vain, puisque nous n'avons pas à l'attester d'une manière concrète dans notre chair et dans notre esprit. D'ailleurs, dans le monde occidental il y a mille et une façons d'esquiver le témoignage, de le noyer, de l'émietter, de le rendre sans signification. Ce qui est remarquable et plein d'enseignement, à l'Est et finalement dans tous les univers sur lesquels pèsent le totalitarisme et la torture, c'est qu'un seul homme, dès l'instant où il surgit pour dire le vrai, est traité sérieusement, avec tout le sérieux que le policier accorde aux dangers publics, avec tout le sérieux que le bourreau accorde à la victime. Et voilà le témoin promu au rang précisément de témoin, de représentant de la vérité totale. C'est une situation bien différente de la nôtre et à laquelle nous devrions, me semble-t-il, réfléchir quand nous nous trouvons en présence de ces gens-là. Très souvent lorsqu'ils viennent à nous, nous les traitons en conférenciers ordinaires et il arrive même qu'ils ne soient que le prétexte pour nous de vider nos querelles en famille. A combien de réunions ai-je assisté où le centre présumé de l'intérêt était l'un de ces dissidents et où l'on avait réuni tout un beau monde de Français qui se rappelaient leurs histoires politiques avec plus ou moins de bonheur mais en évitant autant que possible d'entendre celui qui était là pour parler.

Or, l'expérience que ces témoins nous relatent, nous ne l'avons pas vécue. Et nous ne pouvons rien en dire, ce sont eux qui doivent en parler. Et quand ils en parlent, nous devons les écouter et nous ne devons pas commencer par critiquer leurs attitudes en vertu de nos propres présupposés, qu'ils soient psychologiques, politiques ou spirituels. Il y a là un acte de foi nécessaire dans le témoignage. Après tout, cette foi dans le témoignage, c'est la foi. Quand nous rencontrons un saint, certains d'entre nous sont émus par cette sainteté d'une manière immédiate et il leur suffit d'un regard pour être transpercés ou pour être modifiés. D'autres regardent les saints avec indifférence et ne savent pas du tout qui ils ont croisés. J'ai un peu l'impression que dans le monde occidental c'est ce qui se passe vis-à-vis de ces gens. Nous avons parmi nous un certain nombre de personnes qui peuvent nous parler de la situation infernale de leur vie, de la réalité démoniaque dans laquelle ils sont plongés et contre laquelle ils ont à lutter, et comme nous ne croyons ni à l'enfer ni au démon nous n'entendons pas ce qu'ils nous disent. Bien sûr nous pouvons entendre des relations de situations, d'événements, mais pas ce qui véritablement nous situerait dans le lieu spirituel. Et c'est de ce lieu spirituel qu'il s'agit, c'est de lui qu'il nous est parlé. Quant à moi il m'est arrivé souvent en rencontrant tel ou tel d'entre eux, de me dire que je suis en présence de la sainteté des temps modernes et de me dire que si j'étais un peu moins orgueilleux je me

mettrais à genoux et me prosternerai devant cette sainteté là comme j'aurais dû me mettre à genoux et me prosterner devant certaines victimes revenues des camps et restées des hommes. Peut-être que si nous l'avions fait davantage, nous aurions davantage attesté la face humaine et la gloire de Dieu. C'est un peu difficile de se dire cela, parce que nous autres chrétiens, nous avons tendance à confiner la sainteté dans des lieux propices à son développement, tels que monastères, lieux contemplatifs ou autres enceintes protégées. Mais en fait, le véritable couvent de la sainteté moderne, c'est le goulag, le camp de concentration, et c'est là que certains ont porté au niveau maximum d'intensité des vertus humaines impossibles. Voilà qui nous éclaire, semble-t-il, sur la qualité d'âme du monde dont viennent ces hommes. Oh je ne dis pas que ce monde, dans son ensemble, dans sa masse, soit au niveau de leurs vertus, mais il m'est arrivé bien souvent de m'interroger sur la raison pour laquelle ces hommes ont porté si loin l'affirmation de l'Absolu. Il a fallu que quelque chose de totalement incitateur intervienne.

On parle beaucoup, nous en parlons aussi, c'est un mot de notre vocabulaire chrétien (mais il n'est pas sûr du tout que nous sachions très bien ce que c'est), de l'identité individuelle dans son fond. C'est, en chacun de nous, la présence d'un "je" absolu qui nous transcende et nous transfigure, mais dont nous sommes le support, nous, êtres individuels, ayant un nom, et donc, de ce fait, nous avons une valeur totale. Nous sommes faits à l'image et à la ressemblance de Dieu, et dire que l'homme est à l'image et à la ressemblance de Dieu, c'est dire qu'il est absolu, qu'il a une valeur totale. Dire d'un homme qu'il est à l'image et à la ressemblance de Dieu c'est dire que sa valeur est absolue contre la société elle-même. Et c'est cela qui est nié dans une société où la première force organisatrice c'est la force de massification qui fixe aux hommes certaines tâches à l'intérieur d'une discipline collective dont ils ne doivent pas s'évader fut-ce par la pensée. C'est la discipline collective qui fixe l'horizon humain et qui fixe en particulier la conception générale que l'homme doit avoir de lui-même et de sa société sans qu'il y ait possibilité de s'en évader. Or, la personne humaine, c'est la capacité de s'évader de toute limite. C'est ce qui va toujours au-delà, c'est le principe transcendant en chacun de nous. Coupez le principe transcendant, vous châtrez totalement l'homme et vous accomplissez effectivement un génocide spirituel. C'est là ce dont il faut se rendre compte pour comprendre que nous avons affaire à une autre entreprise qu'une simple transformation de la société en vue d'un autre bien. C'est l'insertion dans le monde historique d'une conception toute autre et absolument antagoniste à la conception chrétienne. Et la lutte que les Eglises sont obligées de mener va contre cet antagonisme-là, quelles que soient les parures que peuvent avoir les constitutions diverses de ces Etats concernant la liberté religieuse par exemple. Cela n'a strictement aucune signification sinon qu'il faut bien tenir compte des vestiges, des lenteurs d'évolution, et qu'on ne peut pas faire toutes choses d'un coup. On ne peut pas dékoulakiser tout le christianisme oriental comme on a dékoulakisé des régions entières de la Russie simplement en affamant des centaines et des centaines de milliers de gens après leur avoir enlevé leurs récoltes, ce qui fait que pendant six mois ces gens sont restés à mourir de faim et à se manger les uns les autres jusqu'à ce que, six mois plus tard, ou neuf mois plus tard la troupe vienne pour nettoyer l'immense charnier qu'ils faisaient. On ne peut pas faire cela aux Eglises, mais la conception absolument fascinante de l'homme qui se crée lui-même entièrement et qui va ouvrir à l'histoire un champ tout nouveau permet de considérer comme possible une telle atteinte à ce que nous considérons, nous, comme l'essentiel de l'être humain. C'est une question de foi après tout, et les Eglises et en particulier les Eglises occidentales savent très bien qu'à certains

moments de leur histoire elles n'ont pas hésité à pratiquer des génocides pour arriver à faire triompher sur d'autres formes de pensée leur propre persuasion. Donc ne nous scandalisons pas tellement, considérons simplement que dès qu'une puissance s'avère dans l'histoire et qu'elle prend le pas sur les autres et qu'en particulier elle prend tout le champ intellectuel et spirituel elle a tendance à détruire les puissances antagonistes après les avoir niées.

Les Eglises en sont là et leur lutte est une lutte héroïque. C'est une lutte contre l'athéisme. Les relations très nombreuses que nous avons sur cette lutte passent pour la plupart d'entre elles par le goulag, par la prison de Vladimir, par l'asile psychiatrique pour ce qui est de l'URSS. C'est un peu plus tempéré dans les autres pays d'Europe de l'Est, mais l'élan est donné et la situation générale est la même, au moins pour les principes.

Qu'avons-nous à faire, nous autres, en face d'une telle situation ? D'abord, je crois, autant que faire se peut, à servir de caisse de résonance non seulement aux événements et aux situations humaines mais encore à l'esprit dans lequel vivent ces Eglises. En fin de compte, ce qui est regrettable c'est que, tout en étant très attachés à défendre les victimes parce que nous nous sentons solidaires de leur sort et que, ce dont elles témoignent, elles en témoignent pour nous, nous ignorons d'une manière générale ce qui se passe dans la conscience des fidèles. Nous savons très peu de choses de ces mondes religieux. Et je ne sais pas très bien pourquoi nous en savons si peu car les moyens d'information ne nous manquent pas, et même les moyens de constater sur place comment ces mondes vivent. Mais il ne semble pas que nos Eglises y soient particulièrement intéressées. Je me rappelle, et Olivier Clément se le rappelle certainement aussi, l'effort que nous avons fait pendant quelques années pour créer et faire vivre un comité d'information sur la situation des chrétiens d'Europe orientale, des chrétiens d'URSS. Nous étions un comité assez nombreux où étaient représentées les diverses confessions, et aussi les diverses nuances de l'opinion chrétienne sur le plan politique, de telle sorte que l'on ne put pas faire à cet organisme le reproche d'être politiquement orienté. Nous avons fait un certain nombre de manifestations, publié un bulletin et tenté de diffuser ce bulletin dans les églises en y intéressant les autorités ecclésiastiques pour qu'elles ouvrent les lieux où s'achètent des brochures à notre information et pour qu'éventuellement elles relaient celle-ci. Sans résultat. C'était il y a quinze ans et peut-être aujourd'hui en serait-il un peu différemment, mais je n'en suis pas tellement sûr. Or ce qui importe, encore une fois, c'est davantage de montrer qu'un certain état spirituel non seulement se survit mais encore s'accroît et constitue peut-être l'une des forces vives du christianisme d'aujourd'hui, et de montrer que cet état est lié à notre besoin spirituel. Voilà la vérité.

Nous chrétiens du monde occidental, nous sommes en état de manque spirituel et nous avons la plus grande difficulté en nous tournant vers nos Eglises à recevoir, non pas tellement la nourriture quotidienne, mais le surcroît de nourriture qui nous est nécessaire pour l'attestation profonde, pour l'affirmation résolue de la foi, qui est affirmation aussi de la gloire, c'est-à-dire de l'ultime conquête et de la vérité absolue, qui est donc une certitude sur l'histoire et contre l'histoire s'il le faut. Cet état de manque, les Eglises dans lesquelles nous vivons ressentent une certaine difficulté, bien évidemment, à le combler. Une indication assez précise et précieuse de ce que nous ouvre le christianisme à l'Est, c'est que nos liturgies catholiques et protestantes cherchent volontiers dans la tradition orthodoxe des formes qui ressourcent notre affectivité et notre sensibilité religieuses. Ce n'est pas sans conséquences, parce que ce ressourcement nous modifie. Nous absorbons cette spiritualité comme une éponge sèche absorbe l'eau.

C'est essentiel, mais ce qui est encore plus essentiel me semble-t-il, c'est que nous nous rendions compte de la vitalité particulière de ces Eglises en leur lieu et de ce qu'elle peut et doit signifier pour nous en notre lieu propre. Il faut qu'il y ait entre elles et nous un lien de solidarité qui ne soit pas simplement le lien de solidarité facile auquel nous pensons d'ordinaire, celui qui nous amène à protester contre les injustices qui peuvent se perpétuer contre ces Eglises-là, mais qui soit un lien de solidarité beaucoup plus profond, celui qui nous amène à considérer que nous recevons d'elles une force vitale par le témoignage même qu'elles nous donnent. Ainsi tous ceux qui parlent en leur nom attestent, dans une profondeur que nous n'atteignons plus, la vérité de notre foi et la vérité de l'homme. Nous avons à nous tourner vers ces Eglises non pas pour les soutenir, mais pour recevoir d'elles un enseignement, d'autant plus nécessaire que c'est d'elles en fin de compte que nous vient la dimension historique que nous sommes en train de perdre. Ce n'est pas du tout que nous devions souhaiter d'être placés dans une situation historique comme la leur pour avoir à attester de la permanence de notre foi. Dieu sait que beaucoup d'entre nous, moi le premier, ne se fieraient pas tellement à leur courage pour savoir qu'il seraient capables d'attester leur foi comme certains de ces hommes et de ces femmes l'attestent. Mais c'est parce que la dimension véritable de l'histoire est bien là : quelque chose est en train de se passer dans l'histoire moderne dont ces hommes et ces femmes du monde chrétien ont non seulement le pressentiment mais l'expérience.

Curieusement, - ou peut-être pas si curieusement que cela après tout, ce mot est bien mal choisi de ma part - c'est de la tradition même des Eglises d'Orient, particulièrement, bien sûr, des Eglises orthodoxes, que vient ce sentiment de la dimension de l'homme dans l'histoire et transcendant à l'histoire. Il y a d'une part un sentiment beaucoup plus vif de la communauté, c'est-à-dire du lien entre chacun et tous et de la responsabilité de chacun à l'égard de tous. Donc, beaucoup moins d'individualisme et une beaucoup plus grande force communautaire du personnalisme profond. Ceci est très important parce qu'ainsi le rapport entre les pécheurs et les innocents, entre les justes et les injustes, entre les victimes et les bourreaux, est vu d'une toute autre manière que par nous, d'une façon beaucoup moins légaliste, avec un beaucoup plus grand sens de la solidarité intime que crée la communion des saints.

D'autre part l'histoire est présentée un peu comme une apocalypse. L'Apocalypse est un livre auquel les chrétiens d'Occident se réfèrent assez peu. Il joue un beaucoup plus grand rôle dans la spiritualité orientale et à juste titre, parce que l'histoire est ainsi située avec sa dimension d'illusion et sa dimension de réalité. Pas seulement d'une manière spirituelle, mais comme représentation de l'homme. Ce qui fait à mon sens la force du christianisme oriental, c'est la capacité presque indéfinie que l'homme a de se représenter dans toute sa splendeur et dans toute sa misère. La liturgie orientale, c'est le déroulement de cette représentation. L'homme est toujours en situation d'être homme, et pas esprit, et pas intelligence, d'être homme incarné et obligé par cette incarnation même de se mettre dans un rapport en quelque sorte de familiarité et de transcendance avec Dieu. Et nous avons là quelque chose de tout à fait différent de notre conception religieuse occidentale qui est beaucoup plus individualiste, dans laquelle tantôt la verticalité seule l'emporte, tantôt l'horizontalité, tantôt la solitude devant le Dieu très saint, tantôt la communauté qui tend à devenir une collectivité sans signification particulière, dissolvant en quelque sorte la vérité chrétienne dans une espèce d'héritage moral, éthique, voire politique. Pour la spiritualité orientale il n'en est pas du tout de même. Effectivement les chrétiens d'Orient ont moins le sens de l'histoire politique que nous, effectivement le politique ne joue pas le rôle catalyseur et déterminant qu'il

joue dans la pensée occidentale où tout aujourd'hui passe par lui, fût-ce la réflexion sur le salut. Mais parce que le politique ne joue pas ce rôle, qu'il est réduit à l'état qui est le sien, celui d'un ensemble de valeurs relatives, il y a possibilité d'une vision chrétienne de l'homme dans laquelle le politique est englobé mais avec un tel dépassement que l'homme chrétien se sent respirer, qu'il n'est pas constamment coupable et comptable de tous les menus faits de l'histoire quotidienne mais qu'en revanche il est responsable de son sens ultime. Là réside à mon avis la grandeur de cette pensée, pensée qui nous est répercutée bien entendu par toute une tradition philosophique considérable depuis le XVIIIème siècle, tradition que nous ne connaissons pas - il n'y a pas que je sache à la Sorbonne de chaire d'histoire de la pensée russe, il pourrait y en avoir une - et qui traverse tout le XIXème siècle grâce à une pléiade de très grands artistes que vous connaissez, que vous avez tous lus, qu'il s'agisse de Dostoïevski, Tolstoï, Gogol, Leskov et bien d'autres jusqu'aux philosophes religieux que vous avez lus aussi et dont certains ont habité ici, comme Berdiaev, Chestov, Rosanov, Boulgakov, Soloviev, etc... Ces hommes sont encore présents dans la pensée de beaucoup, tellement qu'Ogourtsov par exemple se réclame de Berdiaev, et se réclamant de Berdiaev il se réclame de toute la tradition orthodoxe russe, pour qu'une conception politique de l'existence passe par une réalité spirituelle, mais n'emprisonne pas celle-ci car il faut se méfier des fanatismes. Il ne s'agit pas pour eux de faire une sorte de théocratie, ce qui serait tomber d'un totalitarisme dans un autre. Il s'agit de faire en sorte que le témoignage spirituel soit toujours donné dans les situations relatives. Et c'est finalement le sens de leur martyre - pourquoi ne pas employer ce mot - un martyre dont nous n'avons presque aucune idée.

Je voudrais que nous y pensions, avant de finir, un tout petit peu, parce que tout de même nous sommes rassemblés pour cela et que l'Action des chrétiens pour l'abolition de la torture n'est pas un lieu où l'on puisse considérer les choses d'une manière purement objective. Ce qui m'émerveille chez ces êtres, c'est le silence dans lequel ils survivent. C'est d'abord un mutisme bien sûr, c'est le mutisme général de la société autour d'eux. Vous rencontrerez beaucoup de soviétiques qui n'aiment pas leur régime, vous en rencontrerez même de plus en plus, seulement ils sont arrivés à se faire une petite niche quelque part. Au prix de l'essentiel d'eux-mêmes ils ont abdi-qué et en même temps accédé à un certain confort. Chose que nous pourrions tous faire demain, exactement comme eux. Nous avons sur cette petite vie là, cette petite vie un peu morte, toutes sortes de documents. Il court des romans, des livres d'information sur cette petite vie-là précisément qui ignore complètement celle dont nous parlons. Et si d'aventure, dans les sphères officielles de la pensée, de l'art ou de la politique vous parlez précisément des martyrs, on vous fait bien sentir que ce sont des renégats, des gens qui se situent hors de la grande réalité soviétique, des traîtres, des gens qui sont liés aux capitalistes occidentaux, ou Dieu sait quoi. Par conséquent, la grande majorité de la population soviétique, même si elle est contre le régime, ignore ces gens-là ou les considère comme des importuns, dont il vaut mieux ne pas parler. Le résultat c'est le mutisme et c'est aussi le silence.

La force de ces gens, qu'il s'agisse des Soviétiques ou des Roumains qui ont passé de treize à dix-sept ans dans les camps, ou des Tchèques qui après 1948 ont été emprisonnés quelquefois jusqu'en 1968, ou de bien d'autres, c'est d'avoir vaincu le mutisme, et de l'avoir changé en silence. Le silence de Dieu, le silence avec Dieu. Ils nous ont prouvé que Dieu existe, parce qu'ils n'avaient de recours qu'en Dieu. C'était dans la solitude avec Dieu que se plaçait le dialogue historique, temporel. La réclusion était la réclusion en Dieu. Nous touchons là à un abîme de la spiritualité dont un jour

quelqu'un nous dira quelque chose. Personne encore n'a levé tout à fait le voile sur cette situation-là.

Mais je crois que notre action à nous, déterminée par la conscience que nous pouvons avoir de ce que signifie leur action à eux, doit toujours se situer à la fois pour leur défense et pour leur illustration. Nous sommes faits pour dire à ceux qui ne veulent pas l'entendre qu'ici est une dimension spirituelle dont le monde a besoin, une dimension prophétique de l'homme. Tout à l'heure je vous disais le regret que j'avais de voir assez peu de jeunes gens parmi nous, je crois que cette jeunesse a besoin d'être instruite de la perspective prophétique en question, parce que peut-être plus que nous encore elle aura à s'y situer. Ceux d'entre vous qui exercent sur elle quelque activité d'ordre familial ou pédagogique ont là un devoir qui me semble essentiel.

Voilà, Mesdames et Messieurs, quelques mots que je voulais vous dire absolument du fond du cœur sur une question qui n'a cessé pour moi depuis plus de quarante ans d'être la question majeure de l'histoire humaine. Il y a aujourd'hui, peut-être comme toujours, une entreprise de destruction de l'homme par l'homme qui veut être menée à son terme et à laquelle l'homme s'oppose victorieusement, fût-ce au prix de son sacrifice suprême. C'est cela dont nous devons prendre la mesure, et c'est cela, me semble-t-il, qui nous permet d'exercer une activité critique dans notre action, de façon à bien montrer les dimensions réelles du combat engagé et à faire en sorte que ce combat dépasse toujours l'aspect politique pour se situer là où il est, c'est-à-dire dans l'ordre spirituel.

Pierre EMMANUEL
de l'Académie Française